

Le diable au corps

Dédé à travers les brumes de Jean-Philippe Duval

Nicolas Gendron

Volume 27, numéro 2, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2009). Compte rendu de [Le diable au corps / *Dédé à travers les brumes* de Jean-Philippe Duval]. *Ciné-Bulles*, 27(2), 12–13.

Le diable au corps

NICOLAS GENDRON

Jeu du chat et de la souris. Trait de crayon qui virevolte au gré des notes. L'histoire aux multiples paliers d'un matou baptisé *Belzébuth*, dans une des chansons-phares de *Dehors novembre*, l'album ultime des Colocs. Ainsi démarre **Dédé à travers les brumes**. Par une gracieuse et fiévreuse séquence d'animation, sur ces paroles au long cours à l'écoute desquelles la tendance est forte de tracer un parallèle entre le musicien André Fortin et ce « félin insoumis » qui feule à la nuit : « Y'est pas question que je passe ma vie / Emprisonné dans ma p'tite tête. » Le ton introspectif est donné et le drame musical classique, relégué au vestiaire.

Tout aussi casse-gueule que **Polytechnique**, le projet de ce film a fait sourciller dès son annonce. Dans les deux cas, une mort tragique a amplifié à la fois le mythe et la lourdeur de la tâche. Jean-Philippe Duval a empoigné son sujet, se l'est approprié en le fouillant au maximum. La sensibilité du réalisateur et du chanteur est commune, générationnelle, post-référendaire — et deux fois plutôt qu'une : comment se sortir d'un cul-de-sac identitaire autrement qu'en commençant par rejeter la voie toute tracée « du chèque de BS » fréquentée un temps par Les Colocs? Fortin ne peut pas accepter l'idée d'être « né pour un p'tit pain » et se met en frais d'écrire en français. Rapidement, la vitalité de Dédé supplante l'image ténébreuse du personnage. La spontanéité avec laquelle il se joint à l'harmoniciste Pat Esposito dans le métro, pour chanter à brûle-pourpoint son *Mauvais Caractère*; le naturel avec lequel il partage la tablée et le studio avec les frères Diouf, s'extasiant de la

similitude entre leur enfance au Sénégal et la sienne, passée à battre la mesure sur des pots de confiture, au Lac-Saint-Jean; l'ardeur avec laquelle il pousse confrères et producteurs à s'atteler à la besogne de leur premier disque, hautement festif, pour leur ami Pat condamné par le sida sont autant de preuves de la fureur de vivre rassembleuse de l'homme. Chacune de ses apparitions scéniques est marquée par une présence rare, vibrante d'un plaisir gamin, comme s'il avait le diable au corps tant sa passion dépasse la raison. Ses amours tumultueuses, pourtant pas si nombreuses, prennent également une place importante dans le long métrage; ses liens du cœur s'affichent avec fulgurance, s'inscrivent profondément dans sa chair et donneront, comme on le sait, quelques chansons notoires. Au-delà des raccourcis imposés par la fiction, il n'est pas innocent que Duval montre Dédé lisant *L'Hiver de force* de Ducharme (auquel Duval avait d'ailleurs consacré le documentaire débridé **La Vie a du charme**) : les deux artistes partagent une personnalité insaisissable, traversée par la figure de l'enfant refusant de vieillir.

Si les documentaires y parviennent avec plus d'aisance, les films de fiction avancent d'un pas incertain quand ils tentent de traduire à l'écran l'effervescence de l'acte de création, surtout lorsqu'ils s'attardent au parcours d'un artiste. Pour un Dylan (**I'm Not There**), une Frida, un Basquiat ou un Capote honorés par des cinéastes exaltés, combien de Nelligan, de Brothers Grimm, de Klimt et de Modigliani desservis par le cinéma? On se réjouit qu'ici ce soit la création qui l'emporte. À commencer par ces allers-retours

entre la genèse de *Dehors novembre*, dans la blancheur de la campagne estrienne, et les assises de la vocation de Dédé. D'une part, le coup de pouce d'une nature virginale, pour faire le vide loin de la rumeur urbaine, n'est pas qu'un cliché d'artiste bohème; il recentre et confine à l'essentiel d'une parole à livrer, même dans une douloureuse solitude. D'autre part, l'inspiration de Fortin puisée à même ses détours par les ruelles ou ses amours caractérielles, ses frustrations ou ses démons, qui se mouille régulièrement à la chronique teintée de justice sociale. La scène du lancement d'*Atrocetomique*, le second album des Colocs que Dédé voulait faire naître en même temps qu'un pays québécois, au soir du deuxième référendum, en 1995, est en ce sens très révélatrice d'un artiste engagé et de son rêve brisé. Les chansons deviennent autant de témoins, volontaires ou non, des jalons d'une vie et les silences n'abondent pas, si ce n'est pour faire entendre à l'occasion le vacarme intérieur d'André. Il fallait une rigueur d'ascète pour recréer l'esprit des Colocs sans dénaturer leurs délires : l'équipe musicale du film a réussi l'exploit titanesque de se fondre dans l'œuvre originale tout en la pigmentant d'une couleur nouvelle, dont même les fans devraient être ravis. Comédien instinctif et tête chercheuse du groupe Loco Locass, Sébastien Ricard se moule à la voix de locomotive de Dédé et à son énergie de volcan qui gronde, tantôt lumineux, tantôt plongé au plus profond de lui-même; un créateur consciencieux en rencontre un autre, tout aussi investi.

Les gérants d'estrade de la psychologie tenteront peut-être de discréditer le film en blâmant sa représentation romantique du

suicide, alors qu'il n'en est rien. Mais il faut admettre que les signaux sont trompeurs. D'abord, sur les bancs de l'université, alors étudiant en cinéma, Fortin est ébloui par l'honneur des samouraïs et mettra fin à ses jours par leur rituel du hara-kiri; est-ce à dire qu'il était heureux de mourir? Ensuite, la scène délicate est collée à des images d'un spectacle au Festival d'été de Québec; quittait-il consciemment la beauté du métier? Enfin, la conclusion des déboires du chat *Belzébuth* complète le tableau de cette mort annoncée avec une troublante concordance des paroles : « Pour ma neuvième et dernière vie / J'avais mérité le confort / J'ai ben fait de partir plus tôt / Mon cœur préfère la vie d'oiseau »; le chanteur faisait-il lui-même l'apologie du suicide? Au demeurant, le constat est limpide : plus de questions que de réponses. Mais seul sur son plancher, le chanteur a plutôt l'air désespéré avant de commettre l'irréparable. On dit souvent des suicidés qu'ils lancent un appel au secours avant de passer à l'acte. C'est du moins l'hypothèse que semble avancer Duval en dirigeant la lumière sur la sombre écriture de *Dehors novembre*, comme si l'album était le cri d'alarme en question, alors que Fortin entrevoyait ce disque comme un bide assuré : « C'est ben trop *dark*, ça marchera pas, les gens vont être déçus! » Le contraire est survenu, et peut-être l'appel à l'aide s'est-il évanoui dans le miroir aux alouettes du succès populaire. Le mystère restera entier, car **Dédé...** le film n'y répond pas, il fait mieux encore : il laisse Dédé là où il était déjà, dans la vision intime et personnelle de chaque spectateur; et André, dormir en paix. ■

Dédé à travers les brumes

35 mm / coul. / 140 min / 2009 / fict. / Québec

Réal. et scén. : Jean-Philippe Duval

Image : Jean-Pierre Trudel

Mus. : Les Colocs, arrangements d'Éloi Painchaud

Mont. : Alain Baril

Prod. : Roger Frappier et Luc Vandal

Dist. : TVA Films

Int. : Sébastien Ricard, Joseph Mesiano, Dimitri

Storage, Bénédicte Décary, David Quertigniez,

Mélissa Désormeaux-Poulin, Louis Saïa, Jonathan

Charbonneau, Yan Rompré



Sébastien Ricard dans *Dédé à travers les brumes* – PHOTO : PIERRE DURY